

# L'angle mort des mathématiques

Par Line ROUSSEAU

Deux excès : exclure la raison, n'admettre que la raison.

Blaise Pascal

*Brazzaville plage* s'ouvre sur cette courte citation de Socrate, en exergue : « La vie que l'on ne soumet pas à l'examen ne vaut pas d'être vécue<sup>1</sup>. » L'esprit du roman est ainsi donné : celui-ci s'inscrit d'emblée dans un processus d'analyse, d'examen, de quête de sens. Le sens de la vie. Pour la narratrice : le sens de sa vie. Projet ambitieux? Ainsi posée, et compte tenu des siècles de réflexions philosophiques s'y étant consacrés à ce jour, la question du sens de l'existence humaine peut, en effet, sembler épineuse. C'est pourtant avec humour et ironie que le propos de *Brazzaville plage* s'emploie à questionner notre rapport à la réalité, notre façon d'appréhender la vie. Lorsqu'on n'est pas philosophe mais, plus modestement, éthologue — et de surcroît, un personnage de roman —, tout n'est-il pas permis?

Comment vous l'expliquer? Je suis ici parce que j'ai traversé deux séries d'événements étranges et extraordinaires, et que j'ai eu besoin d'un peu de temps pour les peser, les évaluer. Il faut que je trouve un sens à ce qui m'est arrivé avant de pouvoir reprendre ma vie dans le monde, si je puis dire. Connaissez-vous ce sentiment? (p. 15)

Cette quête de sens s'effectue par le truchement d'une réflexion sur les fondements de la connaissance; se faisant, elle est menée comme une expérience visant à valider une approche de la

---

<sup>1</sup> William Boyd, *Brazzaville plage*, Paris, Seuil, 1991, p. 9. Les références à *Brazzaville plage* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra les citations.

vie qui s'accorderait avec les événements observés : on y note faits, sensations et intuitions, pour ensuite les confronter à la théorie — ironiquement, ici, la théorie mathématique. Le roman *Brazzaville plage* occupe ainsi un espace particulier. Mettant en scène une éthologue qui s'interroge sur l'origine et la validité de la connaissance, la fiction s'introduit à la fois dans deux forteresses : les pensées scientifiques et les pensées philosophiques.

### **Les fondements de la connaissance : l'opposition entre rationalisme et empirisme**

Une multitude d'oppositions thématiques habitent *Brazzaville plage*, surtout dans l'univers méditatif d'Hope Clearwater, la narratrice : des réflexions sur la connaissance, la vérité, le temps, l'amour, s'expriment sous la forme d'une confrontation entre « l'idée que l'on se fait de » et « l'expérience que l'on fait de ». Ces réflexions s'inscrivent dans les termes d'une opposition, celle autour de laquelle s'organise la dynamique du texte, et qui constitue l'opposition entre rationalisme et empirisme. Face à ces deux approches de la connaissance, le roman pose littéralement la question dont Chalmers, dans *Qu'est-ce que la science?*, résume ainsi les termes :

Bien que ce soit une vision quelque peu caricaturale de l'histoire de la philosophie, on peut dire que, pendant les deux millénaires qui ont précédé Galilée, les philosophes se sont disputés pour savoir si les théories mathématiques pouvaient s'appliquer au monde physique, les platoniciens répondant par l'affirmative et les aristotéliens par la négative<sup>2</sup>.

En dépit des transformations qu'ont subies les doctrines du rationalisme et de l'empirisme depuis Platon et Aristote, celles-ci sont ici entendues au sens large : par « rationalisme », il faut entendre l'idée selon laquelle la raison est à l'origine de toute connaissance; et par « empirisme », celle voulant que l'expérience soit la principale source de la connaissance, celle-ci étant d'abord

---

<sup>2</sup> Alan F. Chalmers, *Qu'est-ce que la science?*, Paris, La Découverte, 1988, p. 184.

appréhendée par nos sens. Ces points de vue opposés s'incarnent d'abord dans le roman à travers les deux personnages principaux. La narratrice, Hope Clearwater, est botaniste et éthologue; la nature de sa formation scientifique et ses champs d'application la destinent surtout à la pratique sur le terrain. John Clearwater, son mari, est mathématicien et spécialiste de la géométrie euclidienne<sup>3</sup>; son travail de recherche, strictement intellectuel, ne porte que sur des objets mathématiques abstraits. Tout se passe alors comme si prenait forme, au cours du récit, une confrontation entre ces deux conceptions de la réalité, conformément aux théories de la connaissance : le rationalisme, représenté par le mathématicien et caractérisé par l'abstraction, et l'empirisme, incarné par l'éthologue et privilégiant l'observation. Deux façons d'aborder le monde : l'une qui situe l'expérience de la réalité à la source des idées et l'autre qui tend, inversement, à chercher dans la réalité la confirmation des idées :

*Je voyais ce qui excitait John. N'importe quel scientifique, répétait-il, éprouvait sa plus profonde joie chaque fois que les démarches abstraites de l'esprit trouvaient une correspondance dans la nature, dans le monde où nous vivons. [...] Souder le monde des mathématiques au monde où nous vivons; mélanger la pure abstraction au concret erratique. (p. 242)<sup>4</sup>*

Un passage dit de leur différend qu'il est d'ordre conceptuel : « [...] le fossé entre eux était moins intellectuel que conceptuel — son cerveau à lui opérait à un niveau et dans une sphère différents du sien » (p. 71). John apparaît comme un être hors du monde, ne saisissant le réel que par l'abstraction, l'abordant dans une perspective strictement théorique. Son univers est idéal et idéal; ordonné, systémique, tout s'y explique, se calcule, se mesure. La narratrice en parle comme d'un « univers clos, aseptisé, d'abstraction parfaite » (p. 141). L'univers de John se veut un

<sup>3</sup> Selon Alan F. Chalmers, la géométrie euclidienne constitue « l'illustration classique de la conception rationaliste du savoir » (Chalmers, 1988, *op. cit.*, p. 152).

<sup>4</sup> L'usage de l'italique est de l'auteur; il en sera ainsi pour tous les passages cités de *Brazzaville Plage* qui en font usage dans le texte.

univers contrôlé où tout a une fonction, où tout est réglé. Un monde, autrement dit, où la réalité quotidienne est entièrement subordonnée à la raison. C'est dans cette perspective que, par exemple, John fréquente les cinémas; il n'assiste qu'à des productions qui répondent à un besoin bien précis, c'est-à-dire le divertissement : « Considérons les choses sous cet angle : tout art est par essence positif. À la base. Par conséquent dans la grande forme d'art populaire, la seule forme d'art populaire, ce motif doit être encore plus puissant » (p. 90). Pas de plaisir gratuit, ni de scénarios dérangeants ou de conclusions ambiguës, mais des récits linéaires, bien prévisibles, se concluant toujours sur une morale prévisible et bienveillante. C'est là, selon John, la fonction et la raison d'être du cinéma. Même approche rationnelle lorsque, Hope ayant temporairement quitté le foyer pour travailler à l'extérieur, il prend une maîtresse, remplaçant sa femme par une autre, comme une simple pièce manquante à la mécanique de sa vie; il lui expliquera, tout bonnement : « Il me fallait quelqu'un [...] Tu n'étais pas là » (p. 212). En proie à une dépression nerveuse, John étend son contrôle rationnel jusqu'à sa guérison :

Il aurait dû de toute façon passer par la dépression, raisonnablement, et cela aurait été, selon ses mots, une rude épreuve. Mais, en étant ponctué par des électrochocs, ce processus lui avait imposé une structure et un calendrier. Son traitement et sa guérison comportaient un commencement, un milieu et une fin — une durée stricte. (p. 331)

En réalité, beaucoup plus qu'un désir de « souder » le monde des mathématiques au monde réel, c'est une volonté quasi tyrannique de tout expliquer rationnellement qui motive John. Dans son monde, la raison peut venir à bout de tout : « *Il essayait d'écrire un simple algorithme qui reproduirait l'infinie magique variété du monde naturel. L'extrême complexité se dégagerait de la plus simple des formules* » (p. 242). Pas étonnant que l'univers de John et ses préoccupations l'amènent à considérer les phénomènes de désordre (les syndromes de divergence, la turbulence, les nombres irrationnels, etc.) Que dire de son suicide, sinon que la « magique variété du monde naturel » a bien su lui résister?

Si John habite le monde des idées, Hope, sous la pluie d'Écosse ou sous le soleil d'Afrique, reste quant à elle bien ancrée dans le monde naturel; la nature physique, mais surtout la nature de l'Homme. Aussi est-ce, de son point de vue, dans une tout autre perspective que la question des mathématiques est abordée. Celle-ci subit deux mouvements : une inversion et un déplacement. Dans l'inversion, c'est à partir de l'observation du réel et de l'expérience qui en est tirée que seront testées certaines théories mathématiques bien établies. Quant au déplacement que le texte fait subir à l'épreuve, il est manifestement ironique : la question n'est plus de savoir si les mathématiques s'appliquent au monde naturel ou « physique », mais si elles s'appliquent aux phénomènes du monde humain. La thèse des trois mondes, telle que la définit Karl Popper, peut contribuer ici à fournir quelques repères géographiques pertinents :

[...] sans prendre trop au sérieux les mots « monde » ou « univers », nous sommes en droit de distinguer les trois mondes ou univers suivants : premièrement, le monde des objets physiques ou des états physiques; deuxièmement, le monde des états de conscience, ou des états mentaux, ou peut-être des dispositions comportementales à l'action; et troisièmement, le monde des *contenus objectifs de pensée*, qui est surtout le monde de la pensée scientifique [...]<sup>5</sup>.

On reconnaît en ces lieux, ainsi définis, les deux pôles faisant l'objet du débat initial : le monde physique (premier) et le monde des contenus objectifs de la pensée (troisième), que Popper décrit également comme « le monde des théories en elles-mêmes et de leurs rapports logiques<sup>6</sup> », incluant les mathématiques. Mais, par un déplacement ironique, c'est en rapport avec le deuxième monde que la problématique sera abordée par Hope :

*Une définition plus simple m'informe que le calcul est l'étude du changement continu, qu'il a pour objet la croissance et la désintégration, et je commence à comprendre pourquoi il s'agit d'un instrument aussi capital. Croissance, changement et désintégration... Cela s'applique à nous tous.*

<sup>5</sup> Karl R. Popper, *La connaissance objective*, Paris, Flammarion, p. 181-182.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 247.

*Mais son défaut majeur, il me semble, c'est de ne pas pouvoir faire face au changement brusque, cet autre trait commun à nos vies et à l'univers. Tout ne se déplace pas par degrés, tout ne monte pas ni ne descend comme des lignes sur un diagramme. Le calcul exige la continuité. Le terme mathématique pour changement abrupt est « discontinuité ». Et là, le calcul n'est d'aucune utilité. Il nous faudrait quelque chose pour nous aider à nous en sortir dans ce domaine.*  
(p. 218)

Ayant elle-même une culture scientifique, c'est dans un esprit parfaitement méthodique et rationnel que Hope confronte ses observations à la théorie mathématique. Cependant, elle se heurte plus souvent qu'autrement à une réalité désordonnée. Tout lui apparaît comme imprévisible et irrationnel : son enlèvement par une faction de résistance insolite — impliquée dans la guerre civile en cours, dans le pays d'Afrique noire où elle travaille — dont les membres se révèlent en fait des adolescents appartenant à une même équipe de volley-ball; la dépression nerveuse de son mari, personnalité qu'elle croyait pourtant solide : « Elle ne s'était pas attendue à cela. Elle n'avait pas prévu ce genre d'événement. Son brillant et original époux n'était pas censé tomber malade de la sorte, devenir instable et assommant » (p. 159); ou encore, des chimpanzés théoriquement pacifiques qui s'entretuent cruellement<sup>7</sup> :

- [...] Mais c'est tellement bizarre. Tellement inattendu.  
- Ça arrive parfois, vois-tu.  
- Mais ça ne correspond pas aux données.  
- N'est-ce pas ce qu'on a répondu à Galilée? Que savons-nous de ce qui est « bizarre ». De ce qui est « inattendu »? Rien.  
(p. 197)

Tout, dans l'univers de la narratrice, échappe à ses attentes, à ses prévisions, à son contrôle et, bien sûr, à la théorie mathématique. De son point de vue, le deuxième monde échappe à

---

<sup>7</sup> Elle dira à un confrère de travail : « Ils en ont pris un et ils l'ont tué, en essayant de le faire souffrir le plus possible. C'était horrible. [...] J'ai même failli dire inhumain. En réalité, c'est horriblement humain ce qu'ils ont fait. Ils voulaient sa mort et ils voulaient qu'il souffre ». (p. 197)

la pensée rationnelle. Aussi envie-t-elle la sérénité du troisième monde dans lequel se réfugie John :

*Le poids de l'univers des sens m'accable certains jours, dont aujourd'hui, clairement. Je semble incapable d'échapper au côté phénomènes, au côté humain erratique. C'est à des moments pareils que l'appel des mathématiques se fait le plus fortement séduisant. Soudain, je peux comprendre la satisfaction de cette évasion, goûter un peu du plaisir qu'elle donnait à un être tel que John. Le monde, ses irritations et sa pagaille, ses ennuis et son agitation, sa mesquinerie continuelle peuvent vous miner si aisément. (p. 314-315)*

Cette ironie, en gros, suggère qu'il est tout aussi ridicule de prétendre que le monde des humains est régi par l'ordre et la raison, que de prétendre qu'il l'est par des lois mathématiques. Sans chercher à miner le discours scientifique comme tel, ou le rationalisme qui le caractérise, le roman met plutôt en doute la pertinence de la pensée rationaliste dans certaines sphères de la vie dont, notamment celles que recouvre, toujours selon Popper, le deuxième monde. C'est dans cette perspective que, passant en revue les situations problématiques de sa vie où elle estime avoir agi de manière raisonnable, comme la dégradation de son mariage, son enlèvement par le groupe de terroristes et la résolution du conflit, presque meurtrier, entre elle et son employeur, la narratrice pense :

Bizarre, non, se dit-elle, comme les attitudes rationnelles et tolérantes vous laissent curieusement démunis. Un comportement raisonnable était la dernière chose que l'on souhaitait. Comme si la solution des problèmes humains exigeait passion et déraison brutales, cris et injures. [...] N'eût-ce pas été plus naturel que toute cette sinistre sagesse en bémol? (p. 362)

L'expérience de la narratrice lui suggère que la réalité humaine est en apparence plus irrationnelle que rationnelle, puisque subordonnée au deuxième monde (états de conscience, dispositions mentales, dispositions comportementales), et caractérisée par la discontinuité, les imprévus et les incertitudes, ce qui l'amène à questionner la propension générale de la pensée scientifique à

vouloir l'aborder par la raison : « [...] les algorithmes n'ont guère d'utilité pour des phénomènes irréguliers et discontinus. Une évidence qui saute aux yeux, me direz-vous, mais avec quelle fréquence essayons-nous de résoudre les problèmes de notre vie de manière algorithmique? » (p. 93)

### La question de la certitude : objectivisme vs subjectivisme

Le débat qui traverse *Brazzaville plage* nous amène également à interroger la valeur de la connaissance. En quoi pouvons-nous être absolument certains que nos connaissances constituent des vérités? Jamais, répondrait Karl Popper. La définition qu'il propose de la théorie de la connaissance du sens commun, théorie qui s'accorde parfaitement avec la perspective adoptée dans le roman (mais, par ailleurs, à laquelle Popper n'adhère pas<sup>8</sup>), conduit à pareille conclusion :

Sitôt que nous prenons en considération la connaissance objective, nous devons dire que ce n'est, au mieux, que dans un domaine très restreint que nous pouvons donner quelque chose comme des raisons suffisantes d'une vérité certaine : ce domaine restreint (s'il existe), nous pouvons le définir comme *connaissance démontrable*; et il comprend (s'il doit comprendre quelque chose) les propositions de la logique formelle et de l'arithmétique (finie)<sup>9</sup>.

À la lumière de ces propos, il ressort que le critère sur lequel repose la certitude de la connaissance est celui de la démonstration, c'est-à-dire la preuve ou la « raison suffisante ». Cette question de la preuve — qui plus est, de la preuve mathématique — est abordée dans le roman d'un point de vue comparatif entre les connaissances dites objective et subjective. On sait que la géométrie euclidienne est souvent citée à titre d'exemple lorsqu'il s'agit d'illustrer la pensée rationaliste pure, de démontrer l'autonomie, ou l'existence réelle et objective, de ce qui a été

<sup>8</sup> Pour des raisons qui dépassent le cadre de la présente analyse, mais qui seront en partie expliquées plus loin, lorsqu'il sera question de connaissance subjective.

<sup>9</sup> Karl R. Popper, *La connaissance objective*, op. cit., p. 139.



appelé jusqu'ici le troisième monde; il est également fréquent de se référer aux mathématiques afin d'appuyer une idée — comme en témoigne l'emploi courant de l'expression populaire « c'est mathématique » —, ce qui a généralement pour effet d'en garantir la véracité. C'est que les mathématiques ont acquis cette réputation du « démontré hors de tout doute ». En réalité, comme le spécifie Popper, l'espace de *la connaissance démontrable* s'avère plutôt restreint; et dans le champ même des mathématiques, il demeure des théories et des expressions indémontrables. Si ces dernières servent souvent d'arguments aux tenants du relativisme, pour jeter le discrédit sur la conception objective de la connaissance, elles servent encore d'arguments aux tenants de la connaissance subjective, mais cette fois, pour valider leur conception, via une analogie. Et c'est d'ailleurs ce à quoi s'emploie, dans une certaine mesure, le personnage de Hope à l'aide du théorème de Fermat :

*Ce qui me plaît dans le dernier Théorème de Fermat c'est qu'il demeure une de ces hypothèses au sujet du monde qui sont presque indubitablement vraies, que personne ne songerait jamais à nier mais que, en fin de compte, nous ne pouvons en réalité prouver physiquement. (p. 134)*

On peut grossièrement résumer l'argument subjectiviste à ceci : s'il existe des connaissances, dites objectives, que l'on tient pour vraies en dépit de l'absence de preuves, pourquoi en exiger davantage de la part de la connaissance subjective<sup>10</sup>? Popper décrit les « raisons suffisantes » subjectives comme « des sortes d'expériences personnelles, ou de croyances, ou d'opinions qui, bien que subjectives, seraient vraies de manière certaine et infaillible<sup>11</sup> ». Subjectivisme ou intuitionnisme, la nature de la

---

<sup>10</sup> C'est en partie pourquoi Popper n'adhère pas à la *théorie de la connaissance du sens commun*; d'une part, le critère de *connaissance démontrable* ouvre la porte aux arguments subjectivistes, et d'autre part, ce critère refuse le statut de connaissance objective à la plus grande partie du domaine des sciences contemporaines (biologie, physiologie, physique, etc.), faute de pouvoir en faire la démonstration au sens strictement entendu ici. Aussi opte-t-il plutôt pour la *théorie de la correspondance* (avec les faits, avec la réalité) et pour le critère de *vérisimilitude* (meilleure approximation de la vérité).

<sup>11</sup> Karl R. Popper, *La connaissance objective*, op. cit., p. 140.

connaissance que Hope dégage de son expérience de la réalité se situe quelque part en ces eaux; plusieurs passages du roman vont dans ce sens : « Elle avait su comme par pur instinct qu'il [John] serait bien, qu'il était digne d'elle... » (p. 143); ou encore cette fable que lui rapporte un jour son aide de camp :

*Deux chasseurs, Ntino et Iko, se promenaient un beau matin dans la forêt. Ils rencontrèrent des chimpanzés qui s'amusaient sur les branches d'un mulemba.*

*« Regarde les chimpanzés, dit Ntino, vois comme ils se balancent facilement d'une branche à l'autre. Voilà le bonheur du chimpanzé.*

*- Comment peux-tu savoir? répondit Iko. Tu n'es pas un chimpanzé. Comment peux-tu savoir s'ils sont heureux ou non?*

*- Mais toi tu n'es pas moi, rétorqua Ntino. Comment sais-tu que je ne sais pas ce qu'est le bonheur du chimpanzé? » (p. 160-161)*

Quelques pages plus loin, réfléchissant à la cruauté apparente du meurtre d'un chimpanzé par les membres d'un groupe rival, scène extrêmement violente à laquelle elle a assisté, la narratrice dira : « *Hope sait (comment le sais-tu?) que ceci représentait le Mal chez le chimpanzé. Pulul voulait faire souffrir, et le plus possible* » (p. 176). Le propos ne vise toutefois pas à invalider la connaissance objective au profit de la connaissance subjective; il s'oriente plutôt vers une forme d'ouverture, insinuant que, faute de certitudes dans l'une comme dans l'autre, aussi bien mettre l'une et l'autre à profit... Cette position, de l'ordre de « l'entre-deux », se cristallise lorsque la narratrice introduit la notion de « finesse », invoquée par Pascal dans le but de défendre la validité de certains calculs auxquels les preuves font pourtant défaut :

*C'est là où, dit Pascal, votre intuition compte plus qu'une preuve rigoureuse. Faites confiance à votre cœur pour vous indiquer s'il s'agit de la bonne décision mathématique à prendre. Dans de pareils cas, l'attitude correcte devant le problème à résoudre devient de « finesse » plutôt que de « raisonnement », finesse étant employé ici dans son sens original, qui signifie « délicatesse de discernement. » (p. 361)*

Ce à quoi Popper répliquerait que, s'il existe une chose telle que « la connaissance certaine au *sens subjectif* », il serait alors plus juste de s'exprimer en ces termes : « à la lumière de toutes les preuves dont je dispose, je crois qu'il est rationnel de croire que la neige est blanche<sup>12</sup>. » Là où le cœur, pour Pascal, ou l'intuition, pour Hope, vient compenser le manque de preuves, ce ne serait en réalité que la « finesse » de la raison qui contribuerait à opter pour une proposition plus qu'une autre; à condition, bien sûr, de ne considérer cette proposition qu'à titre d'hypothèse temporaire, c'est-à-dire comme la meilleure approximation de la vérité à ce jour...

### Vers un scepticisme... éthique?

L'analyse a montré jusqu'ici que le propos du roman tend à se maintenir volontairement dans une zone grise, à l'intersection de plusieurs courants de pensée. D'abord, entre le discours scientifique et le discours philosophique, puisqu'il met en scène une scientifique dont les bouleversements de la vie personnelle et professionnelle amorcent une réflexion qui débouche sur une véritable crise du Savoir. Questionnant les fondements de la connaissance, l'opposition entre l'empirisme et le rationalisme ne donne toutefois pas lieu à une prise de position tranchée; elle vise plutôt à remettre en question l'investissement de la pensée rationnelle dans toutes les dimensions de la vie, ainsi que sa pertinence comme modèle d'analyse de l'action humaine. Enfin, à la question de la certitude de la connaissance, en comparant objectivisme et subjectivisme, le roman ne refuse ni l'une ni l'autre des deux formes de connaissance. Il n'accorde pas plus de valeur de certitude à l'une qu'à l'autre, gardant bien en vue le risque d'erreur potentiel :

[...] se retrouver confronté à son ignorance quand on croyait tout savoir — enfin, presque tout, ça vous secoue, je peux vous le garantir. [...] Non, c'est simplement... ce même sentiment de surprise. Se tromper à ce point sur quelque chose. Je vois très bien ce que vous voulez dire. (p. 248)

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 226-227.

Le passage endossant la notion de « finesse » de Pascal, entrevoit même la possibilité d'une relation de complémentarité entre les deux formes de connaissance, appelant au besoin l'intuition au secours de la démonstration mathématique déficiente. Remises en question, exploration de nouvelles voies, de nouvelles combinaisons, font en sorte que *Brazzaville plage* semble occuper cet espace que Frédéric Cossutta définit comme le « lieu sceptique » :

L'énonciation sceptique, parce qu'elle se relativise elle-même, n'anéantit les doctrines et les sciences que dans leurs prétentions unilatérales à occuper à elle seule la place de la certitude. En maintenant cette place vide, à jamais désinvestie, on fait en retour apparaître les compossibilités qui nous permettent de choisir entre elles. Le lieu sceptique serait ainsi le point de passage où toute consistance du savoir se fait et se défait<sup>13</sup>.

Or, Hope sera justement confrontée à deux de ces formes de prétentions unilatérales. Sur un axe que l'on pourrait appeler croyance-raison, deux personnages se font radicalement face dans le roman : à une extrémité du spectre, la certitude religieuse, représentée par Almicar — personnage à la tête du groupe de résistance responsable de son enlèvement —, dont l'assurance de la victoire politique repose sur sa bonne foi en Dieu; à l'extrémité opposée, la certitude rationnelle, incarnée par le personnage de John, et pour qui la question de l'existence est, pour ainsi dire, une affaire classée :

*Il y a trois questions [...] auxquelles tout être humain, en tout temps, tout lieu, quelles que soient ses croyances ou sa couleur, désire une réponse. [...] Quand Hope les lui cita, John éclata de rire. [...] Il écrivit immédiatement les réponses sur un bout de papier.*

*Que puis-je savoir? Rien de certain.*

*Que dois-je faire? Essayer de ne blesser personne.*

*Que puis-je espérer? Le mieux (mais ça ne changera rien).*

Voilà, dit-il, voilà une bonne chose de réglée. (p. 326)

<sup>13</sup> Frédéric Cossutta, « Pour un renouveau sceptique », *Le Magazine littéraire*, n° 394 (janvier 2001), spécial « Le retour des sceptiques », p. 24.

Aussi absurde l'une que l'autre, ces deux positions et leurs tenants connaîtront d'ailleurs une fin tragique et paradoxale. Almicar, par manque de discernement rationnel, sera tué — il croyait faire avancer sa cause avec pour seule armée une poignée de joueurs de volley-ball; de cette foi aveugle en une stratégie qu'elle juge irréaliste, Hope se demandera : « [...] si tous les zélotes voyaient le monde avec cette simplicité, sans le moindre rapport avec le témoignage des faits. Ou peut-être était-il devenu fou » (p. 309). Quant à John, face à une conception de l'existence aussi déterminée qu'inévitable, il se suicidera, faute d'espoir : « [...] brusquement, il n'avait plus pu supporter ce que lui réservait l'avenir. [...] C'est l'avenir qui abat celui qui se suicide — tout ce temps à attendre » (p. 375). Hope, elle, se réfugie dans cette attitude sceptique, caractérisée par la suspension du jugement<sup>14</sup> et qui, selon Cossutta, loin de constituer un état de désespérance, se présente plutôt comme un principe d'« incertitude assumée comme condition de la vie heureuse<sup>15</sup> »; une idée qui s'exprime ainsi dans le roman : « Toutes ces questions. Tous ces doutes. Si peu de certitudes. Mais j'ai trouvé réconfort et refuge dans la doctrine qui conseille à ceux qui cherchent la tranquillité de préférer à la certitude la mise en sursis permanente de tout jugement » (p. 376). Il s'agit, semble-t-il, d'un scepticisme qui, pour éviter de verser à son tour dans un dogmatisme, se doit de réaliser certains choix<sup>16</sup> : « [...] le scepticisme ne peut rien accepter (puisque A n'est pas plus vrai ou faux que non A, puisqu'il récuse aussi bien A que B), sauf le fait que A plutôt que B, ou B plutôt que A, *m'apparaissent*

---

<sup>14</sup> La notion de « suspension du jugement » existe également en phénoménologie; elle s'inscrit dans le premier mouvement de cette approche philosophique, l'*epochè*, que Christian Delacampagne définit comme suit : « à la fois doute méthodique, suspension du jugement et "mise entre parenthèses" du monde empirique ». Voir *Histoire de la philosophie au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, 1995, p. 41-42. Si la conclusion du roman peut aussi être interprétée comme une ouverture sur la phénoménologie (notamment le tout dernier paragraphe), la « suspension du jugement », au sens où l'entend le scepticisme, c'est-à-dire comme « quiétude intérieure », apparaît plus cohérente avec le sens qui se dégage de l'ensemble du roman.

<sup>15</sup> Frédéric Cossutta, « Pour un renouveau sceptique », *op. cit.*, p. 24.

<sup>16</sup> Selon Cossutta, ces choix pourraient reposer sur des arguments éthiques, ce qui serait en accord avec la pensée générale de Pascal.

préférables<sup>17</sup> ». Aussi le scepticisme de *Brazzaville plage* est-il habilement contrebalancé par la « finesse » de Pascal :

[...] je me demande si mes réactions et ma conduite ont été correctes. Je ne le sais pas. Pas encore. Peut-être est-ce là un domaine dans lequel je devrais utiliser la "finesse" vers une réponse correcte, plutôt que de m'en remettre au pouvoir de l'argument logique. (p. 361)

En s'inscrivant ainsi dans un discours sceptique — mais non-nihiliste —, un discours prudent, qui avance à tâtons, le roman fait contrepoids à un rationalisme ambiant et généralisé, cherche à relativiser les dogmatismes scientifiques et philosophiques qui ont aujourd'hui valeur de vérité. Entre le doute sceptique et la raison scientifique, se maintenant dans un discours ironique, c'est en se gardant bien d'avancer quelque certitude que ce soit que le roman explore notre rapport au monde et à la connaissance. Si le regard se veut pourtant rationnel, il est forcé de constater son inadéquation, se butant à une réalité humaine chaotique, une réalité régie par des lois qui semblent échapper à la raison : « Quelque chose dont vous attendez qu'il soit positif se révélera négatif. Quelque chose que vous présumez permanent n'est que temporaire. Quelque chose que vous prenez avec confiance pour garanti disparaît brusquement » (p. 80). Aussi semble-t-il juste de dire que, dans *Brazzaville plage*, la fiction s'empare humblement, mais lucidement, de l'angle mort des mathématiques...

---

<sup>17</sup> Frédéric Cossutta, « Pour un renouveau sceptique », *op. cit.*, p. 25.

## BIBLIOGRAPHIE

- BOYD, William, *Brazzaville plage*, trad. de l'anglais par Christiane Besse, Paris, Seuil, 1991.
- CHALMERS, Alan F., *Qu'est-ce que la science? Popper, Khun, Lakatos, Feyerabend*, trad. de l'anglais par Michel Biezunski, Paris, La Découverte, 1988.
- COSSUTTA, Frédéric, « Pour un renouveau sceptique », *Le Magazine littéraire*, n°394 (janvier 2001), spécial « Le retour des sceptiques », p. 22-25.
- DELACAMPAGNE, Christian, *Histoire de la philosophie au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1995.
- PASCAL, Blaise, *Pensées et opuscules*, éd. de Léon Brunschvicg, Paris, Classiques Hachette, 1967.
- POPPER, Karl R., *La connaissance objective*, trad. de l'anglais par Jean-Jacques Rosat, Paris, Flammarion, coll. « Champs », 1991.